

Constructions signifiantes

Gérard Amiel

Je dis ce que je sais, que certaines histoires sont insaisissables, qu'elles sont faites d'états successifs sans lien entre eux. Que ce sont les histoires les plus terribles, celles qui ne s'avouent pas, qui se vivent sans certitude aucune, jamais.

M. Duras, *Emily L.*, Ed. de Minuit, p. 56.

Pour débiter ce travail, peut-être devrais-je évoquer, ce qui d'abord s'impose ici comme paradoxe, là où l'expérience du parcours de l'analyse prend sa force, sinon son appui, sur un trajet de déconstruction. Classiquement il s'agit en effet de défaire ce qui serait d'abord venu s'imposer au sujet. Dans la vie, il est très vite déjà trop tard, une fois le savoir constitué, une fois découvert ce principe fondamental qui fait marcher le monde (la fonction phallique), l'affaire semble plutôt close (sur la jouissance), plus rien ne peut ou ne veut s'apprendre et c'est l'ouverture du champ de la passion de l'ignorance. Dans un tel dispositif – c'est à condition que le sujet décide de se déprendre d'une jouissance avec laquelle il n'est pas d'accord, à l'endroit de laquelle il reste divisé, disons qu'il reconnaît qu'elle fait symp-

tôme – que la demande d’analyse peut alors consister, dans un appel à la coupure, à remettre en cause cette répartition du monde qu’il juge problématique.

Mais à côté de cette disposition qualifiable d’habituelle, bien que la psychanalyse se soit toujours définie comme une praxis liée au symptôme, nous ne percevons pas moins dans une intuition clinique que certains chemins analytiques ne semblent pas s’inscrire directement dans une dynamique du type symptôme/résolution du symptôme, c’est-à-dire de type refoulement/levée du refoulement pour rester freudien, mais dans une perspective qui n’est plus seulement de mise en ordre de la structure, mais radicalement, de mise en place minimale. Récemment un patient soulignait : « Je suis arrivé, avec rien, en cure. Mon analyse n’a pas été du registre des retrouvailles, mais bien de la trouvaille. Tout était à construire ». En ce point se détache nettement l’éthique de l’analyse de celle de toute thérapie, en ce qu’elle excède d’emblée les intentions, fussent-elles débonnaires, d’une morale utilitariste, ici un peu plate dans sa courte vue adaptative.

Faut-il rappeler, dans la clinique de ces patients, la prévalence notoire de la douleur comme témoin d’une soumission sans compromis à l’ordre rigoureux et cruel du signifiant, à ce désir tyrannique du signifiant, révélant du même coup le rapport mortel du sujet à sa chaîne, car ceux ou celles qui ne sont pas parvenus à entériner l’opération symbolique (la castration), sont face à la crudité dans sa plus pure expression, crudité ne relevant pas uniquement de l’instance imaginaire, mais bien réelle, c’est-à-dire de la catégorie de l’insupportable. Dans ce dispositif, une parole banale peut par exemple déclencher des cataclysmes (effondrement, passage à l’acte, sidération) parce qu’elle vient faire déchirure ou effraction directement dans le champ de la subjectivité. Rappelons que le propre du Nom-du-Père est de privilégier S_1 , de marteler comme prescription le principe phallique dont il faut apprendre à se servir et jouir. Or si le Nom-du-Père n’est pas venu attacher le sujet à cette matrice essentielle, S_1 et S_2 peuvent au niveau inconscient sembler rigoureusement identiques, et ces sujets ambidextres livrés à une vie personnelle aléatoire, à laquelle ils ne participent que rarement comme agents, du fait de ce défaut du primat.

Etant donc laissée en rade – du moins pour un temps – la possibilité de s’engager de façon tranchée dans une voie sexuée, va éventuellement pouvoir

se poser la question de l'entrée en analyse, à moins que la non prise en compte d'un impossible entre S_1 et S_2 , laisse vacante la question brûlante de savoir comment construire un impossible de structure. Si le Nom-du-Père pousse vers l'abandon de l'économie de la pulsion centrée sur un certain objet, là l'absence de passage à cette économie, non pas mondiale, mais universelle, laisse le champ par exemple ouvert à la prévalence de la frustration ou de la privation, comme à privilégier la question de la demande sur celle du désir, jusqu'à induire parfois des désordres notables dans la physiologie des régulations corporelles, ou teinter plus banalement cette clinique d'une note volontiers hypochondriaque. Rappelons encore l'emprise hégémonique d'une culpabilité écrasante comme de l'impression d'être toujours responsable en toutes circonstances de tout, conséquences de la mise en suspens de l'opération symbolique dont radicalement en retour le sujet s'impute, impitoyablement, la responsabilité.

Je tenterais donc d'articuler quelque chose des constructions en psychanalyse¹ à l'adresse de ces patients qui se présentent comme si la matière première était bien là, mais qui faute d'un acte de naissance véritablement advenu, restent livrés aux caprices d'une structure de l'incertitude, sujets non encore nés au désir qui nous disent n'avoir dans leur vie que la psychanalyse comme seul point de départ pour vivre, bien qu'assurément ils relèvent d'ailleurs de la névrose comme le démontre, dans l'après coup, l'évolution ultérieure de la cure, interrogeant de manière encore plus cruciale que quiconque la question de la position de l'analyste, sommé dès les premiers instants de devoir tirer son fil, soit de faire le pari que ce qu'il entend dans le texte est articulé d'une manière convenable, c'est-à-dire de prendre d'emblée la mesure vitale du risque de son interprétation et de sa lecture.

La question que les constructions m'a amené à poser avec les patients dont j'ai évoqué ici quelques traits, est celle de l'invention signifiante. Peut-on inventer de nouveaux signifiants dans l'analyse ? N'est-ce qu'un espoir vain ? Question essentielle s'il en est puisque notre vie n'est jamais faite que de l'effet des signifiants que nous privilégions.

Pour ce faire, j'essaierais de suivre le chemin de Freud et les déplace-

1. Noter la distinction entre constructions de l'analyste, de l'analyse et dans l'analyse.

ments opérés par lui entre 1919, avec *on bat un enfant*², et 1937, avec son texte sur les constructions³. Ce qui est intéressant, c'est de repérer les changements de statut que Freud confère aux constructions entre ces deux textes, puisque cette affaire va continuer à s'élaborer pour lui jusqu'à la fin de sa vie, près de vingt ans plus tard.

Dans l'article « Un enfant est battu », Freud suit la genèse et les transformations en états successifs du fantasme, indiquant que si la première et la troisième phase sont accessibles au patient, la seconde relève d'une construction et ne peut jamais être remémorée, car ce temps reste définitivement refoulé. La construction n'est pas produite par suggestion, mais à partir des signifiants qui ont émergé et qui sont repérables dans la première et la troisième étape. Construction logique dans le cadre de cette structure venant en place du deuxième temps inaccessible au sujet, qui ne relève pas moins d'une nécessité, souligne Freud. Là, la construction restituée dans une structure logique un terme qui fait défaut, un terme qui relève du refoulement. Avec cette appréhension de la construction comme liée au refoulement, découle une lecture de la structure orientée dès lors autour de ce point pivot, amenant Freud à conclure ainsi : refoulement égale névrose, absence de refoulement égale perversion, quand ce deuxième moment se tient en quelque sorte hors voile, en expression libre, au dehors.

Dans l'article de 37, les perspectives sont cette fois complètement différentes. D'une part, le premier point à noter, c'est que Freud considère que la construction comme ce qui tourne autour d'elle, concerne un certain nombre de patients qui auparavant auraient été entendus du côté de la psychose, plus précisément des patients délirants voire même ponctuellement hallucinés. Dorénavant, il ne peut plus être question d'une appréhension aussi automatique, puisqu'il considère que dans certaines circonstances, l'hallucination et le délire appartiennent au processus même de la construction. C'est-à-dire que de telles manifestations pourraient dès lors s'entendre comme une forme de fragments de vérité historique qui se cherche, du temps

-
2. S. Freud, « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1988, pp. 219-243.
 3. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985, pp. 269-281.

de sa mise en place, aléas et incidents d'une structure au travail, de laquelle la névrose ne saurait être exempte. Cette construction de la structure, à la limite, ce n'est pas seulement un travail de l'analyste qui construit, mais c'est une articulation qui a lieu aussi bien à l'insu de l'analyste que de l'analysant, articulation autour d'une affaire d'inscription de signifiants et de leur opérabilité. D'autre part, toujours dans le texte de 37, je cite maintenant le passage chez Freud qui autorise à lier construction et procès substitutif : « (La construction) devrait mener au souvenir chez l'analysé (...) Très souvent on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle le refoulé. En revanche, une analyse correctement menée le convainc fermement de la vérité de la construction, ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir retrouvé. Dans quelle condition cela a lieu et de quelle façon il est possible qu'un *substitut*⁴ apparemment si imparfait produise quand même un plein effet, c'est ce qui devra faire l'objet de recherches ultérieures »⁵. C'est d'ailleurs la tâche que nous allons tenter de nous donner. La construction est ici appréhendée par le biais du jeu de substitution qu'elle opère dans la structure, du côté du déploiement d'une fonction, de la fonction substitutive, de la fonction substitutive de la métaphore, c'est en tout cas la lecture que j'en fais, et que je propose de développer plus spécifiquement en essayant d'entendre en quoi le procès de la métaphore dans la langue peut induire quelque changement et aussi peut-être permettre d'inscrire quelque chose d'un bout de Réel pour un sujet.

Je repose donc ma question. Comment la construction prise, cette fois du côté de la substitution signifiante (et non d'une élucubration imaginaire de l'analyste), c'est-à-dire du côté de la mise en place, de la mise au travail, de l'émergence d'une écriture symbolique, pourrait permettre dans l'analyse le maintien, la prise en compte, l'installation à sa juste place d'un Réel par rapport au désir, dans ces structures pour lesquelles probablement l'opération primitive de la métaphore paternelle est en délicatesse, n'est pas opérante, ou ne constitue qu'une référence partielle, c'est-à-dire pas une référence. Donc pour ces patients en difficulté par rapport au Nom-du-Père, c'est-à-dire que visiblement pour eux, ce n'est pas le principe des principes, comment néanmoins parvenir à maintenir la possibilité de l'inscription d'un Réel au

4. Nous soulignons « *substitut* ».

5. « Constructions dans l'analyse », op. cit., p. 278.

regard du champ du désir ?

Ici, mon propos se déploiera en quelque sorte entre lettre et signifiant. En partant de la question de l'homme comme infecté foncièrement par le langage, à considérer qu'il ne peut pas y avoir de langage sans métaphore, en suivant donc cette physiologie de la langue et du jeu littéral de la chaîne, nous avons beaucoup travaillé à Grenoble grâce à ce que Jean Paul Hiltenbrand nous a enseigné⁶. Il y a une lettre qui fait primitivement défaut dans la demande, lettre refoulée originellement, pour Freud *Urverdrängt*, c'est-à-dire une cupule, une lettre réelle, un X dont la signification est indéterminée et à laquelle s'attachera ensuite la signification induite du sujet, signification déposée au lieu de l'Autre qui lui reste fermée, du fait que l'accès à ce lieu lui est habituellement toujours barré. Donc à partir de cet X Réel qui va désormais conditionner l'inconscient, va se mettre en marche une écriture symbolique. Le symbolique, ce qui s'écrit, apparaît ici comme conséquence de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

De l'opération métaphorique⁷ résulte la signification attribuable, que le sujet peut s'attribuer - disons grand phi - qui par déroulement métonymique dans la parole va finir par ordonner la chaîne sur petit a. Ainsi, petit a se substitue au Réel de la lettre⁸. Mais le sujet qui était donc primordialement référé à l'X, comment pourrait-il se percevoir, se reconnaître, s'appréhender, si ce n'est en s'identifiant sous les traits de cet objet, l'objet a, qui s'est constitué au lieu du trou en se substituant à l'X ? Il s'identifie à cet objet qu'il appréhende par métaphore. Par l'identification, le sujet est ainsi substitué par petit a par lequel il trouve sa signification, confèrent les séminaires

6. Evoquons plus spécifiquement : « Constitution de l'objet et fonction de la cause en psychanalyse » & leçon IX de « Clinique du Réel », J-P. Hiltenbrand, Grenoble, Séminaires 93-94 et 95-96.

7.
$$\begin{array}{ccc} \frac{S}{\mathcal{S}'} & \frac{\mathcal{S}'}{x} & \longrightarrow \text{N-d-P} \left(\frac{A}{?} \right) \\ & \uparrow & \downarrow \\ & \mathcal{S} & \text{-----} \longrightarrow a \end{array}$$

8. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 793-827.

sur l'identification⁹ et les problèmes cruciaux, leçons V et VI¹⁰, où Lacan rend compte des prémisses et de la conclusion de cette opération par le biais de la topologie de la bouteille de Klein. Au départ, il situait bien en effet les tours de la demande qui dans leur passage par la zone de réversion conduisent à l'identification. Enfin, le travail de la métaphore qui était parti de ce trou, de cet X qui manque à la demande, creuse à son tour un nouveau trou, ouvre une béance, car la métaphore ne peut fonctionner qu'en élidant toujours le signifiant qui a permis sa mise en œuvre. Mais puisque ce trou ne peut pas s'écrire, c'est un Réel, à nouveau il induit ainsi l'écriture symbolique indéfiniment et l'ensemble de l'opération métaphorique recommence en reforant de nouveaux trous.

C'est ce développement même qui me semble constituer la construction dans l'analyse. La substitution signifiante à la longue écarte ainsi le sujet de son historisation première, de son roman individuel de névrosé, voire de sa lecture oedipienne, c'est-à-dire de la manière dont il va rendre compte de son trou d'origine, par le trauma généralement, comme on le sait. Par le biais du désir, la métaphore comme fait de structure permet au sujet de ne pas rester rivé à sa métaphore primitive, en la laissant se déployer vers ce qui pourrait devenir une pure structure d'articulation métaphorique. Il y a même là, si nous étions capables d'en prendre la mesure, une proposition logique tout à fait sérieuse pour parvenir à sortir de notre religion commune, c'est-à-dire de cette croyance partagée que le trou ne serait gardé que par l'intervention et les bonnes grâces du père : le père donc ici, comme seul garant du trou.

On pourrait néanmoins faire objection à ce point de vue pour se demander, mais alors, ce travail de la métaphore ou de la construction, en quoi serait-il si différent dans la psychanalyse de n'importe quelle autre activité humaine où joue aussi la métaphore, comme par exemple chez l'écrivain ou le poète ? C'est sans doute que l'efficacité particulière dans l'analyse tenant à cette écriture symbolique, ne peut prendre véritablement sa fonction qu'à se dégager, à s'extraire du jeu de la parole, à en émerger, sinon elle se contenterait de continuer à courir dans l'inconscient, sous la

9. J. Lacan, *L'identification*, Editions pour les membres de l'A.F.I., 1995.

10. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Editions pour les membres de l'AFI, 2000.

parole. Ce n'est jamais spécifique qu'en tant que toute l'opération doit être mise en œuvre dans le procès de la parole, c'est-à-dire du même coup, dans le champ du transfert.

Alors, si je vous ai entraîné dans ce long détour (la démonstration s'avérait nécessaire), c'est pour revenir en conclusion sur les cas que j'évoquais au départ. La béance est à même de se soutenir seulement d'un jeu métaphorique en fonction, bien sûr à privilégier, à faciliter et dont il y aurait à tenir compte précieusement à chaque instant dans sa vie. D'autant plus que ce ne sont pas les bouche-trous qui manquent à travers les gadgetisations de la science et, socialement, l'impératif généralisé de consommation dont la toxicomanie est l'expression la plus manifeste, joue assurément ce rôle obturateur. Le Nom-du-père habituellement vient élire son domicile en ce trou creusé par la métaphore, c'est son lieu de prédilection, bien qu'il ne semble pas qu'il s'agisse d'une opération nécessaire, au sens strictement structural. Ainsi, l'analyse qui permettrait à cette écriture symbolique dans la déroute de tracer sa route, à la béance de trouver les fondements de son entretien, pourrait offrir à ces patients en difficulté sur le Nom-du-Père ou sur leur métaphore d'origine, la possibilité de se dispenser de cette référence. Cela ne signifie nullement qu'il s'agisse de la découverte d'un remède contre l'errance, mais plutôt que la construction appréhendée sur l'axe du signifiant au travail dans la métaphore, laisse ouverte l'opportunité d'un déplacement, peut-être d'une inscription différente dans le champ du désir, que la mise en place initiale de leur structure, n'aurait en aucun cas pu permettre. Ce qui se construit dans une analyse, par ce changement de lecture, cet éloignement d'une approche purement historique de ses propres affaires et qui fait acte, c'est cette reconnaissance de la structure dont chacun relève. Non pas connaissance, mais acceptation des contraintes qui lui sont inhérentes, de l'impossible enfin vraiment positionné à sa juste place, c'est-à-dire reconnu comme fait indépassable et non comme conséquence d'une histoire qui n'est jamais qu'un alibi pour réfuter la prise en compte de ce que la structure impose. Autrement dit, la construction accompagnerait l'avènement d'un sujet du désir qui accepterait les passages obligés qu'impliquent notre rapport au signifiant.

La menace pour l'homme : à savoir tout ce qui se développe sur l'axe imaginaire (prégnance de l'imago, folie du moi, attachement au semblable) va précisément contre ce petit fil ténu, fragile, sans défense qui concerne la

fonction symbolique. Le névrosé habituel considère que son écriture symbolique est d'emblée en place, qu'elle est déjà là, bien que noyée dans l'imaginaire, il en fait sa religion. Avec les constructions, ce que j'essaie de soutenir, c'est qu'il y a pour certains sujets des écritures qui deviennent possibles dans le cadre même du déroulement de la cure. Ces patients nous apprennent, éclairent pour nous quelque chose sur la fonction du refoulement, qui s'avère être un fait d'écriture en fin de compte. Donc, ces structures que j'évoque se présentent à l'analyse avec un problème de refoulement qui n'est rien d'autre qu'un problème d'écriture. La construction est de l'ordre de l'écriture, d'une écriture signifiante inconsciente dont ces sujets n'auraient plus que les traces. Et la question qu'ils posent, porte sur la possibilité d'une écriture là où il n'y aurait que les traces d'une possible écriture, quand une génération précédente a pu s'engager par exemple, dans un effort d'effacement de la fonction de la marque. L'analyse peut permettre le dégagement de cette écriture à partir de ces traces signifiantes. Pour ces sujets, la psychanalyse relève de la mise en place de la construction d'une écriture inconsciente à partir de la parole, c'est-à-dire à la condition expresse qu'ils se mettent à parler.

Alors, pour finir cette fois tout à fait, je dirais que la construction n'est jamais au fond pour un sujet qu'une tentative, dans une analyse, de trouver une demeure pour essayer d'exister, pour essayer d'articuler ce qui crée de la vie, c'est-à-dire pour que malgré tout, quelque chose se vive. Entendez la métaphore, entendez : une construction en guise de vivez ! Une construction pour un vivez !!! C'est la seule politique, il n'y en a pas d'autre.